

fonctions de juge de paix dans leur paroisse.

Le 23 octobre 1837, on trouve le Dr. Chénier à l'assemblée de Saint-Charles. Il portait la bannière du comté des Deux-Montagnes, sur laquelle on voyait représentés un castor avec un chêne et une érable. Il fut reçu avec enthousiasme par le peuple et les chefs patriotes, au milieu desquels il resta trois jours pour délibérer sur la situation du pays.

Il était à peine de retour de Saint-Eustache, que des mandats d'arrestation étaient émis contre les chefs patriotes, et le peuple se préparait, dans le comté des Deux-Montagnes comme à Longueuil et à Saint-Denis, à empêcher l'arrestation de ses chefs. Dans les derniers jours de novembre, le Dr. Chénier alla, à la tête d'une bande de patriotes, s'emparer, au village des sauvages, d'un canon et de quelques fusils appartenant au gouvernement. Le six, on afficha dans le comté des Deux-Montagnes une proclamation de lord Gosford, offrant \$2,000 de récompense pour l'arrestation du Dr. Chénier. Mais, au lieu de se laisser tenter par les récompenses offertes à la trahison, les patriotes du comté des Deux-Montagnes accoururent de toutes parts autour du Dr. Chénier pour s'opposer à son arrestation. Pendant plusieurs jours, il y eut de mille à quinze cents hommes dans le camp de Saint-Eustache.

Amury Girod, un homme exalté, venu quelques années auparavant de la Suisse au Canada, fut nommé commandant en chef, malgré l'opposition de quelques patriotes, qui voulaient que ce fut Chénier. Mais l'expérience militaire que prétendait avoir Girod, et les conseils de Chénier lui-même, déterminèrent ce choix malheureux.

Chénier prit le titre de colonel.

Il se multiplia et déploya la plus grande activité pendant les jours qui précédèrent la bataille. Ce n'était pas chose facile que de loger, nourrir et satisfaire tant d'hommes, de fortifier leur courage et leur confiance. Un grand nombre, ne pouvant se procurer d'armes, s'en retournaient dans leurs familles; beaucoup cédèrent aux conseils de M. Paquin, curé de Saint-Eustache, et de M. Desève, son vicaire, qui les convainquirent que la résistance aux troupes serait inutile et désastreuse.

Ces deux prêtres essayèrent plusieurs fois d'engager Chénier lui-même à renoncer à ses projets, mais tout fut inutile. Un dimanche après-midi, le 3 décembre, le rév. M. Turcotte, curé de Saint-Rose, qui allait d'un camp à l'autre, apporta au rév. M. Paquin la nouvelle que les patriotes avaient été battus à Saint-Charles. Croyant que cette nouvelle aurait l'effet désiré, le rév. M. Turcotte et le curé de Saint-Eustache firent mander le Dr. Chénier au presbytère, lui racontèrent ce qu'ils savaient et tâchèrent de le convaincre que tout était perdu. M. W. Scott, M. Neil Scott et M. Eméry Féré, qui étaient présents, joignirent leurs instances à celle des trois prêtres, pour le décider à écouter les conseils qu'on lui donnait. Chénier répondit que les nouvelles apportées par M. Turcotte étaient fausses. "Dans tous les cas, dit-il, je suis décidé à mourir les armes à la main, plutôt que de me rendre. La crainte de la mort ne changera pas ma résolution. Autant vaudrait essayer de calmer la mer en fureur que de m'arrêter."

M. Paquin rapporte, cependant, que plusieurs fois durant la conversation, Chénier parut ému, qu'on vit même des larmes couler sur ses joues.

Plus le moment fatal approchait, plus Chénier devenait grave et pensif. Il était brave, il ne craignait pas la mort, mais la bravoure ne détruit pas le sentiment; au contraire, les soldats les plus intrépides sont souvent les hommes les plus sensibles. Or, Chénier avait une femme et un enfant que sa mort devait laisser sans ressources. A 31 ans, dans toute la sève et la force de la jeunesse, on ne songe pas sans tristesse à quitter la vie, à se séparer de ceux qu'on aime. Il n'y a pas de doute qu'il pensait aussi au sort des braves qui le suivaient. Il savait que la

victoire coûterait cher et que la défaite serait la ruine et la mort d'un grand nombre de ses compatriotes. Mais le Dr. Chénier avait résolu, comme Nelson, de ne pas se laisser arrêter sans résistance, et le succès des patriotes de Saint-Denis avait naturellement affermi sa résolution. Persuadé que toutes les révolutions demandent dans le commencement des sacrifices et des actes d'énergie, d'audace même, il crut que tout le Nord se soulèverait en masse, si les troupes anglaises étaient battues à Saint-Eustache. La nouvelle de la défaite de Saint-Charles ne le découragea pas; il n'y crut qu'à demi, et, d'ailleurs, c'était un de ces hommes de fer que rien n'arrête, que rien ne détourne de leur but.

Le 13, M. Chartier, curé de Saint-Benoit, vint visiter les patriotes au camp de Saint-Eustache, et les encouragea à marcher courageusement dans la voie où ils étaient entrés. Girod prit aussi la parole avec une énergie qu'il aurait dû déployer sur le champ de bataille.

Le 14, l'alarme fut donnée; on sonna le tocsin, et les patriotes se préparèrent au combat: 2,000 hommes d'infanterie, avec neuf pièces d'artillerie, et cent vingt hommes de cavalerie et une compagnie de volontaires de 80 hommes, sous le commandement du capitaine Maxime Globenski, arrivaient à Saint-Eustache.

La compagnie du capt. Globenski ayant fait la première son apparition à Saint-Rose, vis-à-vis de Saint-Eustache, les patriotes crurent que c'était la seule force qu'ils auraient à combattre. 150 hommes partirent, sous le commandement de Chénier, pour la déloger. Ils s'élançèrent sur la glace, mais ils avaient à peine franchi la moitié de la rivière, qu'ils recevaient, par derrière, une décharge à mitraille. Ils furent stupéfiés quand ils aperçurent, en se retournant, les 2,000 hommes de Colborne qui s'avançaient sur le côté nord de la rivière. A cette vue, la plupart perdirent courage et s'enfuirent dans toutes les directions à travers la mitraille qui en blessa plusieurs. Chénier eut de la peine à retourner avec les plus braves au village. Bientôt, les boulets commencèrent à tomber dans le village. Pendant que les patriotes se retranchaient dans le presbytère, le couvent, l'église et quelques-unes des maisons avoisinantes, leur général, le vantard Girod, s'enfuyait, à course de cheval, du côté de Saint-Benoit.

A ce moment, il ne restait plus, pour lutter contre les 2,000 soldats de Colborne, que 5 ou 600 hommes, dont la moitié à peu près avaient de bons fusils; les autres étaient armés de bâtons, de faux ou de pieux. Sur 250 hommes enfermés dans l'église avec le Dr. Chénier, 60 à 80 seulement avaient des fusils.

"Qu'allons-nous faire ici, dirent quelques-uns de ces braves à Chénier, nous n'avons pas d'armes?"

—Soyez tranquilles, leur répondit-il gravement, il y en aura de tués, vous prendrez leurs fusils."

Paroles héroïques qui méritent d'être conservées!

Chénier avait le calme énergique des martyrs ou des héros en face de la mort. Il commandait, et il y avait dans son regard, dans sa voix, dans ses gestes, une telle détermination, qu'on lui obéissait machinalement.

Pendant que les boulets de Colborne ébranlaient les murs des édifices où les patriotes étaient renfermés, la cavalerie et l'infanterie cernaient le village et s'emparaient de toutes les issues. A la vue de ce cercle de fer et d'acier qui se resserrait sur eux, Chénier et ses hommes virent bien que tout était perdu; un bon nombre se hâtèrent de s'enfuir, mais les plus braves ne songèrent plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Ceux qui étaient dans la maison de M. Scott obligèrent un détachement d'artillerie de retraire. Ce fut la seule fois pendant la canonnade que les troupes anglaises s'exposèrent aux balles des insurgés. Enfin, le signal de l'assaut fut donné et on fit feu de tous côtés en s'avançant sur les édifices occupés par les patriotes. Ceux-ci répondirent vigoureusement pendant quelque temps; mais leurs balles se perdirent et ils

furent bientôt enveloppés dans un nuage de fumée entre des murs qui croulaient, au milieu d'une grêle de balles qui leur arrivait de partout.

Les troupes s'étant emparées du presbytère, un poêle qui se trouvait au milieu de la grande salle fut renversé; le feu prit et, dans un instant, tout fut en flammes. Bientôt il ne resta plus que l'église où Chénier et ses hommes continuaient de se défendre avec plus d'énergie que d'effet, tirant plus ou moins au hasard du clocher et des fenêtres de l'église.

On peut se faire une idée de ce que ces pauvres gens devaient éprouver. Ils avaient vu s'écrouler au milieu des flammes tous les édifices où leurs compatriotes se défendaient; ils avaient entendu les cris des blessés et des mourants; ils avaient vu dévorer par les flammes ceux que les balles ou les baïonnettes avaient épargnés. Entourés de tous côtés, ils savaient bien que le même sort les attendait. Plusieurs voulurent s'enfuir en se jetant par les fenêtres du côté de la rivière, mais la plupart furent tués en sautant. Bientôt il ne resta plus autour du Dr. Chénier qu'une poignée de braves qui, imitant l'héroïsme de leur chef, se battaient en désespérés.

Le feu était à l'église et les flammes se propageaient avec rapidité.

Chénier se décida à sortir. Il fit appel à ses gens et leur dit de le suivre, qu'il fallait essayer de passer à travers l'ennemi. Il sauta avec eux par les fenêtres du côté du couvent, et s'élança, son fusil à la main, vers la porte du cimetière. Une balle le jeta par terre; il se releva sur un genou, fit feu sur les Anglais, et reçut une autre balle en pleine poitrine, au moment où il essayait de recharger son fusil. Le brave Chénier tomba pour ne plus se relever.

Soixante-dix patriotes périrent par le fer et le feu, la plus grande partie du village fut consumée. Du côté des troupes, il n'y eut que trois hommes de tués et quelques blessés. Des bandes de soldats et de volontaires parcoururent le village et couronnèrent leur victoire par le vol et le pillage; ils fouillèrent les morts et volèrent jusqu'aux vases sacrés.

Le corps du Dr. Chénier fut trouvé vers six heures et porté dans l'auberge de M. Addison, où on l'étendit sur un comptoir. La chronique rapporte que là on lui ouvrit la poitrine, qu'on lui arracha le cœur et qu'on promena ce cœur au bout d'une baïonnette, au milieu des imprécations d'une soldatesque effrénée. M. le curé Pâquin nie ce fait; il prétend que les médecins ouvrirent la poitrine de Chénier simplement pour constater les blessures qu'il avait reçues, et M. de Bellefeuille, qui a écrit l'histoire de Saint-Eustache, corrobore son assertion.

Mieux vaut, pour l'honneur de l'humanité, croire la version de M. Pâquin; car, si c'était vrai, les soldats de Colborne auraient dû au moins faire comme les sauvages, qui mangeaient le cœur de leurs victimes, quand elles avaient fait preuve dans les supplices d'un courage extraordinaire.

Madame Chénier, qui demeurait depuis quelque temps à une petite distance du village de Saint-Eustache, vint réclamer le corps de son mari et ne l'obtint pas sans peine. Elle n'eut pas moins de difficulté à le faire enterrer dans le cimetière de la paroisse, à quelques pas de l'endroit où il fut tué. Les traits de Chénier conservèrent après la mort l'impression des sentiments héroïques qui inspiraient ses derniers moments.

De tous les chefs patriotes, Chénier est celui dont la mémoire vivra plus longtemps. Quel que soit le jugement que l'on porte sur l'opportunité de l'insurrection de 1837, et sur la témérité de ceux qui se crurent assez forts pour résister par la force au gouvernement anglais, on ne pourra reprocher à celui-là d'avoir abandonné, au moment du danger, ceux qu'il avait soulevés; d'avoir déserté le drapeau qu'il portait si fièrement à l'assemblée de Saint-Charles. Sa mort atteste la sincérité de son patriotisme, et justifie la confiance que le peuple avait en lui. Les Canadiens-français ne cesseront jamais de se répéter, de père en fils, le récit de sa mort

héroïque, et l'on dira toujours: "Brave comme Chénier."

N. B.—Le Dr. Chénier laissa un enfant qui mourut jeune. Sa femme demeura à Québec; elle est remariée à M. Durocher, employé du gouvernement et professeur de musique. Il avait un frère, le capt. Chénier, dont la veuve est devenue Sœur Gaétan, de la Congrégation de Notre-Dame, et la fille, supérieure de cette communauté.

L. O. DAVID.

LE 21 JANVIER

[Il y a eu cette année, en France, des démonstrations extraordinaires, parmi les royalistes, à l'occasion du 21 janvier, date de l'exécution de Louis XVI. Une souscription générale a été organisée par tout le pays, pour l'érection d'un monument commémoratif de la mort de l'auguste victime de la révolution. Nous reproduisons de la *France Illustrée* le remarquable article qui suit, au sujet du 21 janvier.]

Nommer Louis XVI, c'est nommer le roi le plus vertueux et le plus soucieux des intérêts de son peuple. En récompense, on l'a tué.

Apprécier cet attentat, ce n'est pas faire de la politique. Il appartient à l'histoire.

Jusque-là, sans doute, des régicides s'étaient rencontrés. Mais ils avaient comploté dans l'ombre, et ils n'avaient usé du poignard que par surprise et comme des traitres.

En 1793, ce fut autre chose. Alors les représentants d'une nation purent, dans leur capitale, en face de l'Europe, mettre en accusation leur souverain, le juger, le condamner, le faire monter sur l'échafaud. Certes, cela était rare, et il fallait un extraordinaire renversement des choses pour qu'un pareil attentat put s'accomplir jusqu'au bout.

Les Anglais, il est vrai, avaient déjà donné l'exemple. Dans une heure d'aveuglement incompréhensible, ils avaient jeté bas, d'un coup de hache, la tête de leur roi. Mais partout, chez toutes les nations, ce fut un même cri d'horreur, et l'Angleterre elle-même eut de sanglants repentins.

C'était là une leçon lugubre, et il semble qu'au lieu de pousser les peuples à faire mourir leurs rois, ce déplorable événement devait les attacher à eux par des liens plus forts et plus étroits.

La Convention de 1793 ne l'entendit pas de la même manière. Quand Louis XVI, par la plus flagrante injustice, comparut à sa barre, elle montra, sans vergogne, un monstrueux mélange de cruauté et d'impudence. Pour assouvir sa passion, rien ne la fit hésiter: elle accumula des accusations aussi absurdes que haineuses. On s'étonne, en les relisant aujourd'hui, que des Français aient eu la fourberie de prendre de tels prétextes pour assassiner un roi de France.

Voici quelques passages de *l'acte énonciatif des délits* imputés à Louis XVI:

"Louis, le peuple français (?) vous accuse d'avoir commis une multitude de crimes pour établir votre tyrannie, en détruisant sa liberté... Vous avez longtemps refusé de reconnaître la déclaration des droits de l'homme... Vous avez nécessité une nouvelle insurrection... Vous avez essayé de corrompre l'esprit public... Vous avez répandu des millions pour effectuer cette corruption... Vous avez médité un projet de fuite... Vous voulûtes, le 18 avril, quitter Paris, pour vous rendre à Saint-Cloud... Le 21 juin, vous preniez la fuite avec un faux passeport. Après votre arrestation à Varennes... vous conspirâtes encore... Vous avez payé des libelles, des pamphlets, des journaux destinés à pervertir l'opinion publique... Vos frères, ennemis de l'Etat, ont ralliés les émigrés sous leurs drapeaux, etc., etc."

Ainsi, par une rare iniquité, c'est la Convention qui accusa Louis XVI; c'est elle qui témoigna contre lui; c'est elle aussi qui le jugea. Elle faillit même le condamner sans l'entendre; si la peur du ridicule la fit céder, si elle n'osa refuser des défenseurs à Louis XVI, ce fut seulement pour la forme; tous leurs efforts, on le savait, devaient échouer. Sans doute